

La lecture santé ou le régime imaginaire

Gilles Perron

Number 134, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55569ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (2004). *La lecture santé* ou le régime imaginaire. *Québec français*, (134), 25–25.

Jan Davidsz. de Heem,
Étudiant dans sa chambre
d'études. 1628. (Oxford,
Ashmolean Museum of Art
and Archaeology)



>>> GILLES PERRON

La lecture santé ou le régime imaginaire

Faut-il toujours finir son assiette ? Là-dessus, les avis sont partagés. Si on en croit certains spécialistes de l'étiquette, il faut en laisser juste un peu, de façon à laisser savoir à son hôte que l'on est repu. Mais d'autres diront plutôt qu'il faut, au contraire, tout manger jusqu'à la dernière goutte de sauce pour bien marquer à quel point c'était bon. D'autres encore croient qu'en reprendre serait une excellente manière de montrer qu'on a apprécié le mets offert.

Quand un étudiant demande : faut-il lire tout le livre ?, il ne faut donc pas sauter aux conclusions et s'imaginer que sa question découle de sa paresse. C'est peut-être simplement qu'il ne veut pas commettre d'impair, parce qu'il ne connaît pas l'étiquette. Sauf peut-être celle où il a pu constater que le livre lui a coûté cher, parce que pour certains, un livre, peu importe son prix, est toujours trop onéreux. L'étudiant, individu moderne, préférerait-il la nouvelle cuisine : le moins de nourriture possible dans une grande assiette froide ? Ce serait un réflexe santé que d'éviter les livres trop gros (lire : gras), à cause du cholestérol contenu dans la colle. Une tranche de pain contient-elle moins de calories que la tranche d'un livre ? Si je lis un trop gros bouquin, y a-t-il un risque que je ne puisse plus entrer dans ma jaquette ? Avant de trop nous aventurer, il faudrait voir ce qu'en pense Montignac : peut-on combiner la lecture d'un Jean-Jacques Pelletier avec celle d'un Michel Tremblay ? un Jacques Ferron avec un Marie Laberge ?

La variété infinie des régimes ou la diversité des comportements à adopter lors d'un repas ne prévaudront jamais sur le besoin primaire que constitue la nécessité de manger. Si on ne peut guère mettre sur le même pied la lecture et la nourriture, il n'empêche que ce n'est pas sans raison qu'on a souvent associé la première à la seconde : on peut se nourrir de livres (sans en prendre une seule). Plus que l'objet-livre, ce sont les mots qu'il renferme qui sont essentiels à la survie individuelle. Ceux qui ne lisent pas doivent tout de même aller chercher ailleurs l'équivalent, au cinéma, à la télévision, dans les jeux ou encore, lorsque le rationnel domine leurs journées, dans le rêve nocturne : bien que certains s'en défendent, nul n'échappe à l'imaginaire nécessaire à l'équilibre. On ne vit pas hors du langage. Même les sourds et les muets ont leurs mots au bout des doigts. Jean-Claude Germain affirme volontiers qu'« avant d'habiter un pays, on habite une langue, et plus on possède de mots pour y revendiquer sa place, plus on a de chance d'y occuper tout son espace ». Claude Duneton ne dit pas autre chose quand il affirme que la seule patrie, c'est la langue. Et de toutes les voies d'accès aux mots, le livre continue de constituer la voie royale, celle qui permet à la langue d'évoluer, en diffusant largement toutes ses possibilités métaphoriques, la multiplicité de sens d'un même mot selon sa position stratégique dans la phrase, le lien immédiat entre la construction esthétique et l'originalité du discours, bref, tout ce qui fait ce qu'on appelle le génie d'une langue.

La lecture est donc à encourager sans réserve, même dans ses formes les plus alimentaires. À l'eau de rose ou couleur sang, le roman populaire n'est pas à mépriser. Il remplit à merveille sa fonction première, qui est de divertir par le biais d'un univers inventé, fut-il convenu et semblable à des milliers d'autres. C'est là que l'institution scolaire a le devoir d'assumer sa responsabilité : l'école doit être le lieu de la découverte des possibilités infinies du langage. Le lecteur de Stephen King a le droit de savoir que Maupassant et Poe ont écrit, il y a déjà plus d'un siècle, des récits fantastiques où la narration revêt autant d'importance que l'histoire racontée.

Revenons maintenant à cet étudiant qui demande s'il faut lire le livre jusqu'au bout : pourquoi donc pose-t-il cette question, sinon parce qu'il vit dans une société où il ne semble pas si important de finir ce que l'on commence. Aller au bout de ses projets est aussi bien un signe de santé que de persévérance. Pour lire jusqu'au dernier mot, il faut avoir envie de le faire. Pour apprécier l'originalité d'une œuvre, il faut y avoir été préparé. Rares sont ceux qui apprécient d'emblée les fromages forts ; l'œuvre originale, parfois exigeante, peut de même être appréciée de n'importe quel lecteur, pour peu qu'on lui laisse la chance d'en développer le goût. Il faut simplement trouver le bon dosage, pour que celui-ci finisse par trouver normal d'aller au bout de sa lecture, pour que le plaisir soit au rendez-vous et que la punition ne soit plus de terminer le livre, mais d'en être empêché.